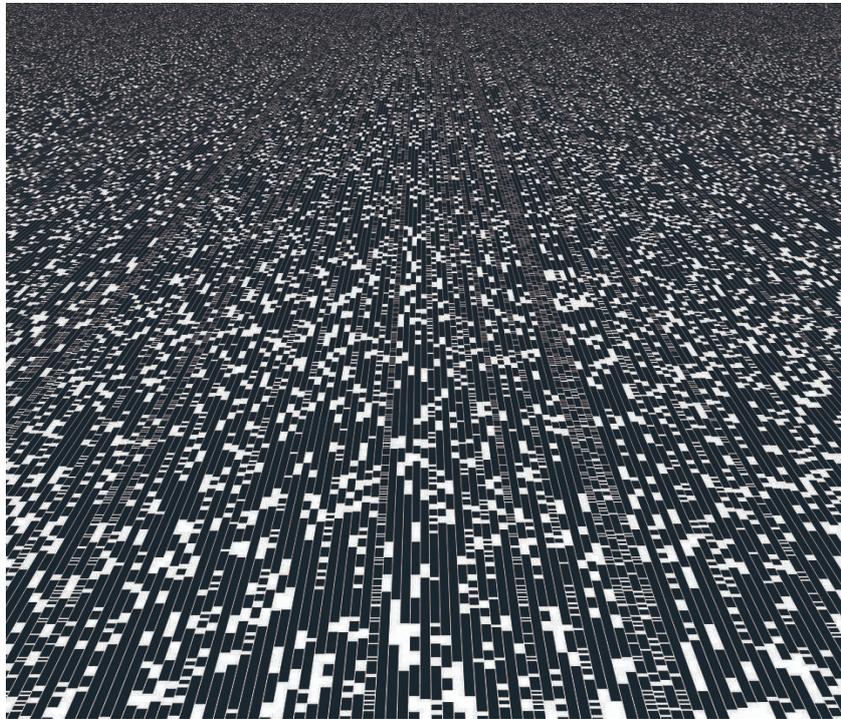


## Ryoji Ikeda, l'information en «Continuum»

À Beaubourg, l'artiste japonais offre une plongée graphique dans le code informatique, métaphore de l'univers.



Ryoji Ikeda, l'information en «Continuum» © Ryoji Ikeda Studio

Au seuil d'une maison japonaise, il faut se déchausser. Au centre Pompidou, à l'entrée de l'exposition de Ryoji Ikeda, on ôte ses souliers, on tâte avec le pied la douceur feutrée de la moquette noire et on plonge dans l'obscurité. Pensé en deux espaces contigus qui se répondent, «Continuum», le show de l'artiste japonais né à Gifu en 1966 et installé à Paris, explore les échos du noir et du blanc, de la lumière et des limbes, de l'espace et du temps. Embarquant le visiteur dans un flux de données visuelles et sonores, Ikeda, musicien et membre du collectif Dumb Type, offre pour cette expo personnelle une plongée sensuelle et vertigineuse dans le langage informatique. A Beaubourg, il esquisse aussi une réflexion sur les origines et l'avenir du monde.

### **Bits.**

La première pièce est noire. Toute en longueur, l'imposante vidéo Code Verse nécessite trois projecteurs pour remplir un écran géant. Face au déluge d'animations graphiques blanches qui nous arrivent en plein visage, il est nécessaire de s'asseoir. Naturellement d'ailleurs, tous les visiteurs s'allongent pour contempler cet énigmatique langage de milliers de lignes qui défilent à toute allure. Rigoureusement parallèles, des phrases composées de lettres, de chiffres ou de carrés blancs s'ordonnent les unes par rapport aux autres. Linéaires, elles s'agitent et dessinent des perspectives sans fin. A l'horizon, cette partition de bits semble se précipiter vers un trou noir, au rythme d'une bande-son mixant nappes sourdes et signaux réguliers, aussi cristallins que les bruits électroniques qui ponctuent notre quotidien : notifications de smartphone, caisses de supermarché, réveille-matin... Ni angoissant ni hypnotisant, juste fascinant, le magma millimétré dans lequel nous plonge Ikeda avec Code Verse ressemble à la neige d'un écran qui se dilaterait en plusieurs dimensions. Où se trouve-t-on ? Au cœur de la machine ? Sur le plan infini d'un logiciel d'architecture qui aurait avalé l'espace-temps ?

## **Pouls.**

La sensation d'effleurer le cosmos se confirme dans la seconde pièce, jumelle inversée de la première. Immaculée, tapissée de moquette blanche, elle est aussi claire que la première est sombre. Dans ce second espace, 5 méga-haut-parleurs ressemblant aux radiotélescopes qui scrutent les étoiles jouent en chœur la note «la», étalon référentiel de la musique occidentale. En marchant autour de ces gros amplis futuristes, on est saisi par l'évidence et la circularité de la note sourde et continue. Le «la», dénominateur commun, pulse une vibration sur laquelle s'accordent curieusement notre ADN et nos cordes sensibles. Devant les amplis, cependant, notre oreille croit déceler un chuintement en toile de fond : serait-ce le bruit de l'espace que veut nous faire entendre Ikeda derrière ce gros son de diapason ? Et dans ce chuchotement, n'est-ce pas l'écho lointain du big-bang que l'on perçoit ? Si 1 % de la neige de nos écrans provient du cri de l'univers, l'installation d'Ikeda, à l'écoute du monde, nous fait faire un voyage dans son pouls. Construction binaire noire et blanche, «Continuum» nous replace paradoxalement au cœur de l'univers. Réceptacle de signaux sonores et lumineux, notre corps, en suspension sur la moquette blanche, devient une petite chose à l'écoute du futur et du passé, dans un maelström doux de musique et de mathématiques.

«Continuum» est un yin et yang de l'œil, de l'ouïe et de la pensée.